

Il repartit pauvre et désolé, furieux, ne m'épargnant aucune de ses impressions et me jurant toute la journée que, tôt ou tard, il vous arracherait votre sœur et sa fortune, après avoir tué votre mari.

—C'est horrible ! murmura la comtesse.

« —J'ai perdu la partie, disait-il, nous la recommencerons, et je viendrai à bout de la gagner. Je veux voir cette femme misérable et coquette à mes genoux, me demander grâce pour elle, grâce pour sa sœur, et les couvrir de honte, et les fouler sous mes pieds comme des vipères. Ah ! elle souffrira tout ce que j'ai souffert, à son tour ! »

—L'ingrat !

—Oui, bien ingrat pour ceux qui l'ont comblé de biens, pour le dévouement d'une pauvre femme, pour son humiliation, pour son avilissement. Il regarde tout en ce monde du regard de Satan dans le Dante, et quelquefois il me semble que c'est lui.

—Il est pour vous un ange de ténèbres, du moins.

—Nous parcourûmes ainsi quelques pays de l'Europe, vivant de la même industrie.

Oasanova nous suivit et acheva de le perdre. Il lui apprit, je crois, à corriger la fortune, ce qu'il avait essayé souvent sans y réussir.

Eh bien ! chère comtesse, je voyais tout cela, je savais quel était cet homme, et je l'aimais ! et je l'aurais servi à genoux !...

Il y a deux mois, nous étions à Vienne.

Depuis le commencement de votre révolution, il allait et venait sans cesse, comme agent des Jacobins de Paris, dans toutes les capitales. Il fut un chaud terroriste, il se plongea délectablement dans le sang de cette noblesse qui le reniait, disait-il, et revit mourir cet excellent roi qu'il avait gardé, cette reine si pleine de bonté pour lui : il les vit sans remords, sans douleur, sans émotion.

—Hélas !

—Moi, je l'aimais toujours ! Si quelquefois il m'échappait un reproche, une plainte sur ses fondions ignobles et criminelles, il me rappelait le temps où moi aussi j'avais accepté le service honteux et occulte de la République de Venise, afin d'obtenir l'impunité, la sûreté pour mes caprices et mes déportements.

Il oubliait qu'une fois j'ai risqué ma vie, en trompant mes maîtres, en abusant des secrets confiés à ma discrétion, et que ce sacrifice, je l'avais fait pour lui, pour le sauver.

—Vous y étiez madame : sans votre généreux mari, qui me déroba aux recherches, j'étais perdu.

—C'est vrai.

—Depuis quelque temps il ne parlait plus de vous, lorsqu'un certain soir il entra tout joyeux, en m'annonçant que vous et votre sœur, vous étiez, grâce à lui, considérées comme émigrées ; qu'il avait fait confisquer vos biens, et qu'il les achetait pour quelques poignées d'assignats.

—Enfin, ajoutait-il, je la tiens bien cette fois, et elle ne m'échappera pas !

—Il est vrai que nous sommes ruinées.

—Ses menaces et ses imprécations ordinaires suivirent. Il prononça quelques phrases mystérieuses, quelques demi-mots qu'il refusa de m'expliquer et qui me laissèrent dans la plus grande inquiétude sur votre sort, sur celui de mademoiselle de Sainte-Même.

Je voulus vous écrire, la crainte me retint. Il cessa de nouveau d'en parler. J'espérai qu'il avait oublié. Est-ce qu'il oublie, lui !...

Une semaine après, il avait quitté Vienne, aussi secrète-

ment qu'il y était venu, en me laissant quelques lignes-que je vais vous réécrire ; je les sais par cœur.

—Tout fini en ce monde, Fiorina, même le bonheur indigne, pour un homme rejeté du monde, de couvrir de honte une grande dame telle que vous. Il faut nous séparer.

« Cette fois-ci, je vous quitte pour ne jamais vous revoir : vous ne m'amusez plus. Retournez en Italie. S'il me prenait par hasard fantaisie de vous écrire, c'est là que vous auriez de mes nouvelles.

« Je vous engage à vous cacher, à fuir le monde, et surtout les inquisiteurs d'État : ils ont une rançonne du diable et vous paieriez pour vous et pour moi.

« Que mon sort ne vous inquiète pas. J'ai atteint le but de ma vie : ma vengeance est accomplie, ou du moins va l'être entièrement bientôt.

« Je vous souhaite tout le bonheur possible, à condition que je n'en serai pas témoin, que je n'y contribuerai en rien et que je n'en attendrai jamais parler : c'est là ma meilleure reconnaissance.

—Quelle ironie ! quelle ingratitude, toujours !

—Et quel amour que celui qui résiste à cela ! J'ai lu cette lettre le jour et la nuit, j'ai voulu en torturer le sens pour y trouver de l'espoir. J'ai couru sur ses traces si bien perdues, que tous les efforts possibles ne les découvriraient pas.

Lasse enfin, je me désespérai. Une lettre de mon beau-père, pleine de promesses et d'affection, m'attira ici. Il m'offrait un asile et sa protection, j'acceptait.

Il me semblait encore obéir à Armand. Balbianino c'est l'Italie, c'est l'espoir d'entendre parler de lui !

Voilà, chère comtesse, la vérité tout entière ; je ne vous ai rien caché, jusqu'à ce mouvement d'égoïsme qui m'a forcé à vous appeler. J'ai songé à vous avertir, c'est vrai, mais je ne vous aurais peut-être pas avertie si je fusse restée avec Armand.

Jugez-moi, pardonnez-moi, et songez que ce n'est pas moi qui me guide : c'est la passion dans toute sa fougue, dans toute sa puissance...

Il ne viendra pas ici pour moi, hélas ! Mais s'il apprend que vous y êtes, peut-être votre présence l'appellera-t-elle, peut-être le désir de vous voir le ramènera-t-il près de moi.

Ah ! je suis bien misérable !...

—Bien misérable, en effet, je l'avoue, puisque vous exposez l'avenir, la vie peut-être de deux femmes innocentes, afin de satisfaire le besoin des mépris de cet homme dont vous êtes dévorée.

—Pardon ! pardon !

—Je vous pardonne, reprit la comtesse avec mélancolie, vous êtes si malheureuse et vous avez tant à l'être encore !

Il y eut un moment de silence. Ces deux femmes sondèrent du même oeil l'abîme où la fatalité, où l'inconcevable pouvoir de cet homme les entraînaient.

—C'est ma destinée, dit enfin la comtesse, il fallait que cela arrivât. Ah ! ma mère était inspirée lorsque, dans le jardin de Versailles, elle nous oria, à ma sœur et à moi : « Ne regardez pas cet homme, mes enfants, il vous sera fatal ! »

—Cet homme, c'est le génie du mal, envoyé sur la terre pour perdre celles qui l'aiment, pour châtier les coupables et pour persécuter les innocentes.

Mais qui donc l'a mis au monde ? De qui a-t-il reçu cette funeste beauté, cette séduction, cette puissance ? Oh ! si j'avais été sa mère, il m'aurait aimée et j'aurais été bien fière de lui !

Un rayon de lune, passant entre deux cyprès, tomba sur la